

Claire Lou Gaillard

Jusqu'à l'aube
Maman dit



À ma mère

EXTRAIT

1

Comme tu t'ennuies... J'ai tenté de t'effacer en oubliant ton visage. En vain. Les hommes aiment la vanité. Ils sont aussi égocentriques. La vie est comme ça.

Comme tu t'ennuies... L'élégante ivresse de nos parties triviales me fait défaut. L'arrogance de tes choix est lourde sur mes épaules. La vie est comme ça.

Comme tu t'ennuies... Assis et prostré devant la scène. Les comédiens se moquent de nos vies. Les pantins d'orchestre te désespèrent. La vie est comme ça.

Comme tu t'ennuies... Puccini ne te surprend pas mais le deuxième acte te sublime. Les voix et les cordes sont les neurotransmetteurs de sa musique. Quand tu l'entends tu fonds en larmes tellement la mélancolie et le désespoir sont vrais et intenses. Ils infiltrent ton cœur sans te laisser respirer.

Moi je pleure. Ce dernier acte est d'une détresse abyssale. La noirceur n'est que la couleur du chagrin de l'orchestre.

Mon amour, si tu savais comme c'est beau. Si tu voyais à quel point tu ne t'ennuies plus...

EXTRAIT

2

Mon café était tiède. La cuillère en inox premier prix, tordue et usée par l'âge et les disputes attendait patiemment que je la pince entre mon pouce et mon index. Les personnes qui me connaissaient le savaient : j'ai toujours aimé les petites cuillères. J'ignore pourquoi. C'était peut-être un délire capricieux et complètement débile. Il faut dire qu'il se passait de curieuses choses dans ma tête, il y régnait comme un bordel mêlant délices et contrariétés. Ce n'était pas sans difficultés que j'étais arrivée jusqu'à mon âge. J'avais appris à faire avec moi-même. Parfois je m'énervais, je me sentais nulle et sans intérêt. D'autres fois, je me trouvais plutôt bien. Mes amis proches m'avaient enfin avoué que j'étais une personne tout à fait normale et qu'il n'y avait rien de rare à s'apprécier de la sorte sauf qu'elles n'en faisaient pas un étalage public comme moi. Bref, je les emmerdais.

Nous étions lundi matin et je réfléchissais

beaucoup trop pour une matinée. La nuit avait été particulièrement difficile et je m'attendais à en passer une autre tout aussi épuisante. Je rêvassais devant mon café que d'ordinaire j'aimais brûlant. La nappe n'avait pas changé depuis 10 ans. Je l'avais achetée avec elle un jour de pluie. Nous avions rendez-vous chez un médecin et nous étions largement en avance. Par chance, une boutique que nous adorions ouvrit ses portes au moment où nous constatons notre rapidité à nous rendre chez ce vieux docteur. Elle entra dans la droguerie et s'engouffra d'un pas assuré au fond du magasin, là où la lumière devenait de plus en plus jaune et où les plafonds étaient si bas que nous devions courber le dos. Elle se retourna et me demanda :

– Tu en penses quoi ? Elle irait bien sur la grande table de la cuisine ?

Je tordis légèrement la bouche et réfléchis longuement à une réponse à la fois honnête et appréciable. Avec une conviction que j'espérais crédible, je répondis :

- Elle est pas mal.
- Oui je trouve aussi. J'aimerais bien l'acheter. De toute façon je voulais changer la nappe de ta grand-mère.
- Oh ben oui, tu peux.
- Bon, allez, on a le temps là ? Il est quelle heure ?
- 14 h 10 maman.
- Parfait. Va me chercher le vendeur à la caisse.

– J’y vais.

Je savais bien que cette nappe était moche mais je ne voyais aucun intérêt à faire preuve d’une sincérité blessante. Maman avait le sourire et envie d’acheter alors j’en profitais. Je savais aussi que cela serait d’une courte durée. À cette époque, je vivais encore avec elle. J’occupais la plus grande chambre de la maison de village léguée par mes grands-parents maternels. J’étais étudiante depuis deux ans mais mon échec en fac de lettres fut si consternant que ma mère m’avait conseillé de choisir un domaine professionnel porteur : le tourisme. Je ne savais pas vers quoi je m’aventurais, cependant le calcul avait été rapide : deux ans d’étude, un boulot et l’occasion de me faire un peu d’argent pour habiter dans mon propre appartement. Je commençais donc laborieusement un BTS tourisme dans lequel j’expérimentais moi-même la matière. Je détestais les cours. J’adorais la vie avec mes amis, les hommes mariés, les soirées dans les champs avec mes autres amis perdus et leurs chiens, le minimum de produits absorbables par mon organisme, la musique et la poésie. Pour la dernière, c’était uniquement quand je me sentais nostalgique et que j’avais besoin de pleurer, autrement dit, mon amour pour la poésie n’avait rien de rare.

La vie avec ma mère était paisible jusqu’au jour où elle apprit que sa maladie ne tarderait pas l’emporter loin des siens, loin de sa vie. Elle était encore proche de moi et je l’accompagnais à tous ses

rendez-vous médicaux. Dans une vie logique et normale, mon père aurait dû tenir ce rôle. Mais il était parti quand j'avais 10 ans et il avait épousé une jeune fille qu'il avait rencontrée un soir chez des amis. Ma mère me confia plus tard qu'il avait entretenu une liaison peu discrète avec elle et qu'il était sorti de la maison un matin de septembre. Je ne me souvenais plus de la saison mais l'image de mes sœurs et moi, toutes les trois attendant le bus avec nos cartables lourds, bouche bée et immobiles devant le départ de notre père, me revenait souvent. Il était parti sans nous dire au revoir et nous n'avions pas imaginé une seule seconde que nous ne le reverrions jamais. Maman avait été solide.

Le carillon de la droguerie avait émis un son réconfortant. Nous en avions eu besoin maman et moi. Nous étions montées sans grand enthousiasme à l'étage du cabinet du médecin qui l'avait reçue tous les mois depuis la moitié d'une année. J'avais attendu comme d'habitude dans la salle d'attente et je m'étais régaler des journaux à scandales que nous avions interdits à la maison. Je m'étais autorisée cette curiosité malsaine et m'étais confortée dans mes opinions attestant de la tristesse de ma vie quand j'attendais maman. En conséquence, le malheur des stars ne pouvait pas me faire de torts.

Je conduisais depuis peu et maman me laissait sans problème le volant de sa Clio blanche que je trouvais basique et commune. La table de la cuisine

avait été rapidement débarrassée de la nappe vieille et moche pour être remplacée par la nappe simplement moche. Maman était heureuse. Je gravais ce jour-là l'expression de son visage au plus profond de ma mémoire.

Mon café était froid. Je me levais pour le faire réchauffer dans le micro-ondes et constatais le désastre de la journée à venir. Le futur ne serait pas un allié prometteur. Mon cœur subissait une langueur meurtrie et l'injustice s'infiltra dans mon estomac. Alors que le bol de café tournait, je courus vomir dans les toilettes du rez-de-chaussée. Mes sœurs entendirent mes spasmes et vinrent frapper à la porte grande ouverte. Elles me demandèrent si j'allais bien mais de toute évidence, je n'allais pas bien et leur question stérile provoqua un nouveau jet de bile. De ma main droite, je leur fis signe de s'éloigner et j'espérais qu'elles comprendraient l'importance de la solitude dans un tel moment. Dieu m'avait porté secours, j'entendis mes sœurs marcher dans le couloir.

L'excès d'injustice et de colère s'était déversé dans les chiottes javellisées et je m'empressais de me rincer le visage à l'eau tiède. En relevant la tête, j'aperçus mon reflet dans ce miroir horrible des années soixante-dix fixé au-dessus du lavabo. J'observai les moindres parcelles de ma face et conclus l'impensable : j'avais vieilli. J'avais vieilli parce que ma mère était en train de me quitter. Sa maladie, je vivais

avec depuis dix ans. Il y avait comme une pliure incrustée sur ma joue gauche. Je ne comprenais pas pourquoi cette pliure ne basculait jamais sur la joue de droite. C'était le constat navrant de la trentaine. J'avais vieilli. Chaque matin il avait poussé cette fêlure dans mon myocarde.

EXTRAIT

3

Mes sœurs étaient arrivées la veille. Elles dormaient encore quand à 4 heures du matin maman appela au secours. Je me rendis seule dans cette chambre que je détestais pour son avenir sournois et j'aidais maman à se rendormir en constatant que les prochaines heures accueilleraient son sommeil éternel.

Delphine et Julie étaient de grandes paresseuses, la flemmardise les poursuivait depuis leur plus jeune âge. Le plus étonnant, c'était que malgré leur dynamisme inexistant, chacune avait trouvé le mec génial, celui qui fait tout : le ménage, le fric, les gosses, la maison, le chien, la grosse bagnole, la bouffe, l'humour et l'amour. Elles n'avaient jamais bougé leurs fesses et elles étaient vierges de pensées intellectuelles. Mais je les aimais. Mes sœurs étaient à l'opposé de ce que représentait le désir mais je les adorais.

Leur entente dépassait tout ce que les parents pouvaient souhaiter. Il n'y avait jamais eu aucune dispute entre elles. Et leurs discussions, bien que vides

selon moi, n'en finissaient pas. Elles papotaient du matin au soir sans discontinuer et dessinaient ainsi une frontière entre elles et moi. Je m'étais très souvent sentie à l'écart. Pourtant il ne régnait aucune forme de dédain. Ma mère était donc devenue la seule personne à qui je pouvais me confier et je pense qu'elle faisait de même avec moi. Finalement, j'appris qu'elle avait été une sacrée comédienne et que les secrets n'étaient pas réservés aux fictions ou autres aventures nées de l'imaginaire humain. Notre famille aussi, sans le savoir, avait vécu ses propres drames, et les révélations, bien que tardives, avaient été pour nous quatre l'occasion de nous connaître davantage. Je pris soudainement conscience que nous vivions seules les unes et les autres. L'égoïsme dont nous nous cachions resurgit si intensément que je ne me reconnaissais plus. Mais cela, je ne le savais pas encore pas quand mes sœurs et moi déjeunions ensemble ce lundi matin.

Avec un sourire un peu figé, je m'adressai à mes sœurs :

- Vous avez quand même dormi ?
- Un peu. Me répondit Delphine
- Pas très bien. Renchérit Julie
- Je suis fatiguée. Je suis triste. Je suis faible au moment où il faut être solide. Dis-je.
- Mais non. Souffla Delphine. Tu es très forte, tu sais. Tu as toujours été avec elle et depuis dix jours tu

t'occupes de maman jour et nuit. Comment veux-tu te reposer ? Va dormir une heure ou deux, nous veillerons sur maman.

– Delphine enfin ! Dis pas de conneries ! Maman va mourir dans les heures qui arrivent et tu voudrais que je baisse la garde ? T'es pas un peu tarée ? Hurlai-je.

– Calme-toi. Ce n'est pas ce que Delphine voulait dire. Nous sommes tellement surprises par ta ténacité que nous aimerions que tu reprennes des forces. Mais si tu préfères rester avec nous...

– Oui si tu préfères, reste.

– Cool Delphine. Mais j'ai envie de pleurer.

Mes sœurs buvaient une ricoré dégueulasse et échangeaient des sms avec des étrangers. Je tentais péniblement d'ingurgiter un café réchauffé mais j'abandonnais rapidement quand un cri qui me glaça le sang surgit du corps de ma mère. Nous nous levâmes toutes les trois de nos chaises et j'eus vaguement l'impression d'assister à une éjection des starting-blocks d'un 100 mètres aux Jeux Olympiques. Nous ne passâmes évidemment pas le cadre de la porte ensemble. Il fallut que j'attende mon tour avec une rage extrême. La course dans le couloir poussa ma sœur Delphine contre un mur mais sa capacité à rebondir m'étonna plus qu'elle et elle reprit la tête de la fratrie. Je traînai inévitablement derrière en espérant que ma mère ne s'effondre pas avant notre arrivée. L'entrée dans la chambre fut beaucoup moins comique. La

détresse de la situation me contracta la langue et la gorge, m'imposant ainsi un silence navrant devant le désespoir de ma mère. Julie lui caressa le front et lui demanda si elle avait mal. La morphine ne la soulageait plus. Elle n'en voulait plus. Elle aimait nous parler avec tout son être et même si la souffrance la contaminait jusque dans ses souvenirs, elle souhaitait nous léguer ses images et ses pensées.

Je réalisais en la contemplant combien elle était belle et tendre comme elle avait toujours su l'être. L'approche de la dernière heure ne lui enlevait aucune douceur maternelle et malgré les ecchymoses de la maladie je la voyais comme avant, cette maman qui s'emmerdait au parc avec une cigarette, avec ses copines mamans qui s'emmerdaient avec leur cigarette. Les souvenirs de ces années insouciantes me revenaient et je pleurais de nostalgie. Au parc, je ne me souciais pas de la mort. Je ne savais même pas qu'elle existait et qu'autour de moi des personnes s'endormaient pour toujours. Petite, mon seul objectif était de dépasser mes sœurs en taille et en âge. Je glissais sur le toboggan quand elles jouaient laborieusement au tennis. Leur raquette rose fluo virevoltait dans tous les sens et je sniffais cette odeur particulière des balles jaunes que je ramassais pour leur faire plaisir. Quand j'y pense maintenant, je me souviens que je sniffais beaucoup trop de choses : les sièges de la voiture neuve, l'air des péages et les effluves d'essence dans les stations-service.

Devant moi, ma mère ne sentait plus cette jeunesse oubliée. Je respirais en elle une vie riche et compliquée mais je devinais aussi dans ses fragrances une vie magique, isolée et puissante, à laquelle nous n'avions sans doute jamais été conviées. Elle avait su toute sa vie nous protéger et nous aimer. Elle avait su être une mère, celle qui vous fait croire toute votre existence que rien n'est grave tant qu'elle le dit. Jusqu'à ce lundi matin de février, il n'y avait rien de grave, sauf son cri.

Je retenais mes larmes car je ne voulais pas l'inquiéter. C'était à mon tour, je pensais qu'il fallait attendre d'être une mère pour cela. En réalité, je devenais celle qui feintait la noirceur. En assistant à ses dernières heures, je devais avancer avec confiance vers elle pour lui offrir un départ doux et heureux.

4

Le grand hall de l'opéra fut rapidement envahi de couples pressés et habillés de noir. Les chignons de la plupart des femmes attestaient de l'importance sociale que la représentation de la Bohème suscitait dans leur vie. Le ramassis de notables consternait véritablement ma mère. Elle ne portait pas de chignon, une simple paire d'escarpins merdiques qu'elle avait achetée pour l'occasion et un joli rouge à lèvres qui selon elle était amplement suffisant pour son élégance. Elle cherchait à son habitude les toilettes avant de se rendre à sa place. Cette saison, son siège avait coûté cher. Les économies de l'année précédente lui permirent de descendre de deux étages et de réserver son fauteuil au niveau de l'orchestre. Elle s'en félicitait et se régala d'assister aux différents spectacles au milieu des couples blasés et surfaits. Alors qu'elle s'appêtait à rejoindre l'emplacement 15 C, elle réalisa qu'elle avançait maladroitement dans l'allée centrale et que son déhanché surélevé de cinq centimètres la crispait.

Le malaise qu'elle ressentit se percevait sûrement et l'exercice fut pénible. Il fallut ensuite se glisser jusqu'à la place 15 et elle s'excusa un nombre incalculable de fois de son passage. Comme dans tout échantillon populaire, il existait dans ce rang des abrutis qui ne portèrent aucune attention à son égard et qui, au lieu de lui faciliter la tâche, grognèrent, car le malheureux talon se plantait dans des mocassins hors de prix.

Élisabeth s'assit sans se soucier des gémissements de son voisin de gauche et força son visage d'une contracture indiquant combien elle était gênée par l'haleine de ce mec. Le malheureux respirait par la bouche et elle subissait les indécoutes senteurs de l'homme durant l'intégralité de l'opéra. En admettant que deux heures et trente minutes seraient presque supportables, elle oubliait qu'il avait peut-être souscrit au même abonnement qu'elle et qu'il serait sans doute son voisin de gauche l'année entière.

L'orchestre s'installa et les premiers sons des violons sortirent de la fosse. C'était un de ses moments préférés. Elle sentait monter l'angoisse des musiciens et elle vivait avec eux cet instant de bonheur déroutant, les minutes interminables avant le spectacle. Elle sortit de ses pensées et de son ravissement quand l'homme à l'haleine écoeurante hissa son coude sur l'unique accoudoir qui dressait une barrière entre eux. Élisabeth n'avait pas osé le prendre d'assaut et quand elle constata la hardiesse de son voisin puant, elle entendit la haine monter dans